

tendre et joyeux, qui se mesure à la moindre énergie engagée. S'il ne se résume pas à l'aspect physiologique, l'humour entérine le triomphe du « moi » freudien, ce petit enfant qui détermine notre psychisme.

Cette « petite » victoire sur une angoisse infantile, l'idée « *Je suis trop grand(iose) pour que cela me touche de façon pénible* »¹⁰ ne doit pas être confondue avec le sentiment de supériorité, qui selon Thomas Hobbes (1588-1679) est à l'origine du rire franc qui n'a pas grand' chose à voir avec l'humour : « *The passion of laughter is nothing else but sudden glory arising from some sudden conception of some eminency in ourselves, by comparison with the infirmity of others, or with our own formerly* »¹¹ « la passion du rire n'est rien d'autre qu'une splendeur subite provenant d'une prise de conscience soudaine de quelque excellence émanant de nous-mêmes, en comparaison avec une infirmité affectant d'autres, ou avec la nôtre auparavant ». En citant Descartes (1596-1650), qui voit dans le rire l'œuvre des passions : la joie, la haine, l'admiration, la surprise¹², Rabelais (1494-1553) – « *pour ce que rire est le propre de l'homme* »¹³, Herbert Spencer (1820-1903), évacuant de l'énergie nerveuse par le rire¹⁴, ou Bergson (1859-1941) – « *Cette raideur est le comique, et le rire en est le châtement* »¹⁵ – nous avons quitté le pays du sourire enfantin, et sommes passés imperceptiblement de l'enfant à l'adulte, comme s'il n'y avait pas la très subtile – et humoristique – distinction de Baudelaire (1821-1867) :

*Le rire des enfants est comme un épanouissement de fleur. C'est la joie [...] de vivre, de grandir, [...] le sourire, quelque chose d'analogue au balancement de queue des chiens ou au ronron des chats. [...] ce rire n'est pas tout à fait exempt d'ambition, ainsi qu'il convient à des bouts d'hommes, c'est-à-dire à des Satans en herbe.*¹⁶

Que trouve-t-on si l'on emprunte le chemin inverse ? L'enfant dans l'homme. C'est une particularité qui nous rapproche de nos deux humoristes. Charles Lamb se voit « *too much a boy-man* »¹⁷ « trop un homme-enfant », Jean Paul constate à propos de son double : « *Schon in der Kindheit war er ein wenig kindisch* »¹⁸ – déjà dans son enfance, il était un peu puéril. L'élan juvénile, qui sied si bien à l'humour, caractérise les deux écritures, dans l'attente d'un

lecteur sachant appréhender leur message poétique avec les yeux d'un enfant.

1.2. L'humour transfrontalier

Déjà le fait que Galien était médecin de Marc Aurèle, qu'il parlait le grec et le latin, qu'il était traduit en arabe et en hébreu, suppose un lien entre l'humour et la traduction. Le passage d'un monde à l'autre, « l'épreuve de l'étranger »¹⁹ paraît caractériser l'humour comme celui qui franchit les frontières, parfois en transgressant, toujours en prenant de la distance par rapport à soi-même, à la réalité, ou plus particulièrement à un obstacle sur notre chemin. Ce ne sont pas les barrières de la langue qui l'empêchent d'enjamber la Méditerranée, la Manche, le Rhin. Le voici qui saute allègrement du domaine de la médecine au monde du théâtre, s'arrache à l'individu pour se produire en société. Le mot « humeur », dans l'Europe de la Renaissance est sur toutes les langues, et sa renommée en fait le héros des deux comédies de Ben Jonson « *Every Man in his Humour* »²⁰ et « *Every Man Out of His Humour* »²¹ qui augure la tradition des comédies de caractère perpétuée par Molière. C'est dans le laboratoire de l'Angleterre élisabéthaine que se cristallise l'idée d'un « humour » qui se détache de son passé matériel pour devenir esprit, ce qui augure une carrière moderne brillante et diversifiée.

Aux caractères comiques de Jonson s'oppose l'humour tragique de Hamlet avec son corollaire morbide, la mélancolie et la folie. Une différence se fait entre l'humour que l'on porte en soi et celui que l'on fait à l'intention de l'Autre : l'humour passif ou actif. Robert Escarpit²² distingue entre « folies du cœur » et « folies de la tête », Hume²³ entre l'humour « *in character* » et « *in writing* ». Le célèbre antagonisme, « *A jest with a sad brow* »²⁴ – une plaisanterie dite d'un air triste – ou l'optimisme triste confronté à du pessimisme gai, a fait la renommée de l'humour anglais comme archétype de l'humour en général. Parfaite expression de l'âme anglaise il reflète les contradictions et paradoxes de son histoire avec sourire et amertume. Serait-il « le fruit du mariage de la joie de vivre française avec la morosité anglo-saxonne lors de l'invasion normande »²⁵ ? Le « *sense of humour* » vient-il de l'Angleterre ? L'éternelle dialectique humoristique entre mélancolie et excentricité

citée fait en tout cas partie intégrante du tempérament national anglais. Mais il n'est pas dit que d'autres peuples n'aient pas développé, depuis la fin du Moyen Age, quand le rire fut libéré des contraintes idéologiques et dogmatiques, une identité culturelle où l'humour était présent. *A german joke is no laughing matter*²⁶ – Il n'y a pas de quoi rire avec une plaisanterie allemande – entend-on parfois dire Outre-manche. À quoi on peut rétorquer qu'il y a sans doute un problème de traduction ou d'incompréhension, et se référer à des éminences de la culture humoristique, tels que Lichtenberg (1742-1799), E.T.A. Hoffmann (1776-1822) ou Jean Paul.

L'humour allemand existe au même titre que son homologue anglais, avec lequel il partage plus d'un trait. Ce qui fait son originalité, ce qui vient de la profondeur de l'âme allemande, c'est peut-être, dans son opposition à des forces contradictoires, d'accepter fièrement la défaite en la gratifiant d'un rire moqueur. La formule « *Humor ist, wenn man trotzdem lacht* »²⁷ – rire malgré tout, en Allemagne presque un lieu commun, illustre la part de défi inhérente à sa mentalité, laissant entrevoir un soupçon de résignation suivi d'un remède atténuant la douleur. Une tonalité tragique entoure le propos jean-paulien : « *Humor ist überwundenes Leiden an der Welt* »²⁸ – « l'humour est une souffrance, causée par le monde, surmontée ». Mais le dolorisme tourne en jubilation dans un fameux rire, souvent collectif, germanique. En proclamant « *Lachen ist gesund* » – « le rire est bon pour la santé » – la sagesse populaire ne fait que traduire la pensée de Kant, pour lequel, le rire étant « une affection résultant de l'anéantissement soudain d'une attente extrême », l'effet du relâchement de l'entendement se transmet dans le corps, et, par l'oscillation des organes, rétablit leur équilibre, ce « qui a une heureuse influence sur la santé »²⁹.

Le rire – le comique – a sans doute un rapport à la santé. S'il y a bienfait, celui-ci est à porter au crédit de l'humour. Mais l'humour fait du bien, même sans être hilarant. L'humour lambda, s'il ne fait pas pleurer, a la vocation de susciter au mieux, ici ou là, un sourire aléatoire. L'humour jean-paulien est souvent trop compliqué pour déclencher le rire, faute d'être compris. Dans les deux cas, s'il n'en résulte pas un effet sur la santé, il me semble que le bénéfice se compte en un gain d'assurance pour celui qui doute, du réconfort dans la tristesse, du divertissement lorsqu'on veut oublier.

Écrire de l'humour a un effet cathartique, d'abord pour l'écrivain lui-même, et on peut supposer l'intention sincère des deux côtés, d'en faire profiter le lectorat.

1.3 L'humour – une médecine

L'humour, associé au rire comme aux larmes, prend ses racines tant dans le spirituel que dans le matériel. En lui attribuant une vertu thérapeutique on se souvient qu'il y a 2500 ans, Hippocrate de Cos, fondait une théorie des humeurs, grâce à laquelle, doté de son étymon de fluide, l'humour de nos jours entama sa carrière à partir du domaine médical. Hippocrate, le « père de la médecine » est reconnu comme le premier médecin à avoir rejeté les superstitions et les croyances qui attribuaient la cause des maladies non pas à des facteurs environnementaux, de l'alimentation et des habitudes de vie, mais à des forces surnaturelles ou divines. Il a séparé la médecine, en tant que discipline, de la religion, mais son mérite est par ailleurs d'avoir fusionné la philosophie et la médecine. Ainsi, sa théorie part du principe que la santé, du corps et de l'esprit, varie en fonction de l'équilibre des humeurs du corps humain. Il en distingue quatre, le sang, la pituite, la bile jaune, et la bile noire en les rattachant respectivement aux quatre éléments : le feu (sec), l'air (chaud), la terre (froid) et l'eau (humide). Leur prédominance dans l'organisme détermine ses quatre tempéraments fondamentaux. Chaud et sec produisent le bilieux – enclin à la colère, froid et sec l'atrabilaire – mélancolique, froid et humide le flegmatique – calme et imperturbable, chaud et humide le sanguin – d'humeur gaie : parce que le sang prédomine sur les autres humeurs.

Cette doctrine fait autorité dans la médecine antique et inspire 500 ans plus tard un autre médecin grec, Galien, un des pères de la pharmacie, au point de voir dans la prédominance anormale d'une des humeurs dans le corps, la cause de toutes les maladies. Philologue et écrivain, ayant étudié les mathématiques et la philosophie, réputé pour ses opérations audacieuses en chirurgie, du cerveau et des yeux, ou encore par la pratique des saignées, pour quelque maladie que ce soit, il bâtit sa renommée avec ses nombreux écrits qui, traduits en arabe, influencent la médecine islamique et, à travers elle, parviennent à l'Europe médiévale pour y prospérer

jusqu'au XVI^e siècle. Un terme semble être mis symboliquement par Paracelse, qui aurait brûlé publiquement, en 1526-1527 à Bâle, les œuvres de Galien, manifestant sa désapprobation des méthodes moyenâgeuses de pathogénèse. Quant à la doctrine humorale, elle n'est pas directement mise en question : en France Jean Fernel, le « Galien moderne », la restaure en corrigeant les vues « pathologiques » et en démontrant expérimentalement que des lésions organiques et désordres fonctionnels peuvent générer des déséquilibres tempéramentaux.

Le terme humour descend donc en substance de son ancêtre liquide qui dès l'antiquité avait des rapports avec la nature et du monde de l'esprit par l'intermédiaire de la médecine. Vu ce terme, et considérant cette filiation, l'idée a germé que l'humour était un tempérament. Encore de nos jours, on se souvient, si ce n'est qu'humoristiquement, des quatre fluides, mais en particulier de la bile noire à l'époque romantique des grands mélancoliques. Lamb est mélancolique, à ses heures, du fait de sa nostalgie du passé. Si la mélancolie se limitait à une préoccupation de la mort, Jean Paul ferait partie des mélancoliques, sans en partager tous les symptômes.

1.4 L'humour de résistance

L'action bienfaisante de l'humour ne doit d'ailleurs pas seulement être pensée en termes curatifs ou combattifs, il convient d'inclure dans la compétence humoristique la notion de résistance. Résister à l'envahisseur, que se soient ses propres sentiments ou une contrainte imposée par l'altérité, la société, l'occupant, la tyrannie. En ce domaine, parmi les réalisations issues de minorités ou peuples opprimés, l'humour juif est exemplaire. De l'humour de Dieu à la dérision de l'homme, il puise ses thèmes dans les fondements de la pensée juive, la Bible et le Talmud. Si l'humour est toujours un regard porté sur soi-même, la version juive ignore la séparation entre le sacré et le profane, ne connaît pas de dichotomie entre l'humain et le divin. Elle se particularise pourtant en matière de doctrine religieuse, l'idée impossible d'un Christ riant s'opposant à une longue tradition de rire biblique et talmudique, l'hilarité d'Abraham centenaire à l'annonce que Sarah, quatre-vingt-dix, va enfanter en est un exemple³⁰. Ce rire ambigu, teinté d'amertume, de scepticisme et d'ironie, rallie les sentiments de

peur, de reconnaissance et de soumission à la toute-puissance divine, aux aléas de la condition humaine. « L'histoire d'Israël est débordante d'humour, parce que, précisément, elle est tragique »³¹. L'humour juif est l'espoir du salut joint à la conscience d'une omniprésence de la mort, d'une menace permanente qui pèse sur les hommes. L'optimisme se trouve ainsi continuellement freiné par le doute, la crainte de s'éloigner de la vérité engendrant ce que Judith Stora-Sandor définit par le « *Caractère culpabilisé du langage, qui n'ose plus rien affirmer. [...] ces phrases qui renvoient toujours à la précédente, en général pour modifier une affirmation trop présomptueuse* »³². Elle voit une spécificité humoristique du juif dans le fait qu'« *il sait en réalité tout sur lui-même* » et fait son autocritique avec une lucidité ironisante, l'autocensure ou l'autojustification traduisant un sentiment de culpabilité a priori³³ pérennisé dans l'œuvre kafkaïenne. Cet humour a plusieurs visages, il peut devenir noir. Il brandit l'arme ironique (en agressant sa subjectivité.) Dans la lutte contre le cancer, « *En septembre [...] j'attends la "métastase nouvelle" comme d'autres, en novembre, le Beaujolais* »³⁴, l'agressivité est autant pointée à l'extérieur, sur la maladie, que tournée vers l'intérieur. Je cite encore Stora-Sandor : « *Il y a autant de masochisme que d'agressivité dans l'humour juif [...] Seul le masochisme est authentique, l'agressivité est fausse [...] Cette forme d'humour que l'on peut qualifier d'auto-ironique [...] est une vraie défaite transformée en une fausse victoire.* »³⁵

Le concept d'humour de résistance ne concerne pas Lamb et seulement temporairement Jean Paul. À moins de considérer que ce à quoi on résiste n'est pas une pression extérieure mais intérieure à l'individu. On peut dire que Lamb résiste à l'image obsédante de la mort de sa mère, poignardée par sa sœur, et d'un certain transfert de culpabilité de sa sœur à lui-même³⁶. Jean Paul résiste à ses débuts (entre 1780 et 1790) à la disette, ce qu'il consigne dans ses premiers ouvrages³⁷, ainsi qu'à la frustration de ne pas pouvoir se réaliser en tant qu'écrivain. Son humour s'exprime alors sous la forme satirique, ce qui peut expliquer que ses livres, durant les dix premières années de sa carrière, ne se vendent pas.

1.5 L'humour ironisant ou ironie humoresque ?

Résister ne se limite pas à l'attente passive de jours meilleurs. L'humour est-il en mesure d'agir, d'avoir l'attitude offensive qui s'impose ? Oui, si on le comprend au sens large, coiffant l'ironie, le sarcasme, le cynisme, tendant à la comédie autant qu'à la tragédie, combinant le sentiment et l'esprit. Dans cette perspective, il dispose d'un arsenal redoutable par la diversité de ses moyens. La prestigieuse ironie qui en fait partie, loin de se subordonner, revendique d'être considérée au même plan que l'humour, son humble parent. Jankélévitch pousse l'association jusqu'à la fusion et en relève un humour ironisant, « *ce tendre humour de l'ironie que Henri Heine a incarné* »³⁸, et une ironie humoresque, celle qui « *est sans aigreur et pacifie, par une méditation conciliante, les cruelles antithèses du sarcasme. [...] elle est toujours humble à quelque degré ; [...] sa bonhomie n'est pas l'attendrissement ridicule de la première naïveté, mais une tendance mûrie par les ricanements du cynisme* »³⁹. Cet humour se présente comme ironie ouverte, « *principe d'entente et de communauté spirituelle* »⁴⁰ – tandis que pour définir l'ironie fermée, Jankélévitch à recours à Jean Paul qui la décrit comme la « *Heuschreckenwolke des auf vergängliche Beziehungen streifenden Rach-Spaßes, welche rauscht, verdunkelt, die Blumen abfrisst und an ihrer Anzahl häßlich vergeht* »⁴¹ – la nuée des sauterelles de la plaisanterie vengeresse égratignant des relations éphémères, nuage bruissant qui assombrit, dévore les fleurs et périt ignoblement sous son propre nombre.⁴²

Bergson, dans son ouvrage *Le rire*, voit l'ironie comme l'humour, en tant que formes de la satire, la première de nature oratoire, le second caractérisé par « *quelque chose de plus scientifique* »⁴³.

« *On accentue l'ironie en se laissant soulever de plus en plus haut par l'idée du bien qui devrait être [...] On accentue l'humour, au contraire, en descendant de plus en plus bas à l'intérieur du mal qui est, pour en noter les particularités avec une plus froide indifférence* »⁴⁴.

La première avance l'idéal insinuant qu'il s'agit du réel, le second présente le réel sous les aspects de l'idéal. La « *froide indiffé-*

rence » fait penser à la formule de « *l'anesthésie momentanée du cœur* »⁴⁵ utilisée pour expliquer la mise à distance du sentiment, dans une situation comique devant déclencher le rire. Bergson amalgame ici humour et comique en étayant sa théorie, que l'humoriste réaliste, affectionnant les termes concrets, les détails techniques, les faits précis, est un moraliste déguisé en savant et « *l'humour, au sens restreint [...] une transposition du moral en scientifique* »⁴⁶, ce qui renvoie à l'autre formule célèbre : « *du mécanique plaqué sur du vivant* »⁴⁷. Imaginons à travers elle les qualités « vivantes » de l'humour, moins misanthropique et plus humanitaire que l'ironie, moins désespéré et plus conciliant que le sarcasme, moins ricanant et plus naïf que le cynisme, altruiste plutôt qu'égoïste, moins rire que sourire. Il est le « *sourire de la raison* »⁴⁸. Il accorde des « *circonstances atténuantes* »⁴⁹ au rire, diminue l'importance des œuvres et des revers humains, tente de prouver l'éternelle relativité des choses. Il y a une part de vérité dans toute erreur, des failles dans la perfection, la « *méchanceté radicale* », ou la « *négation pure* »⁵⁰ n'existent pas. Pas plus que l'on trouve dans la plaisanterie un fond de sérieux et dans la réalité grave une envie de la railler. Telle est la vision du monde de l'humour, force psychique aux multiples tendances, appelée à niveler les aspérités de la vie.

Mais abandonnons l'humour, dont l'un des instruments serait l'ironie, et considérons celle-ci en tant que force indépendante. On s'aperçoit que contrairement au premier, son artillerie est principalement orientée vers l'extérieur, braquée sur une cible indépendante du Moi⁵¹. L'ironie est synonyme de contradiction, donc, dans le sens de Hegel « *négativité absolue et infinie* »⁵² : l'antithèse. « *Totalement indifférente au vrai et au faux* »⁵³, elle est dissimulatrice – loin de la mystification espiègle de l'humour – cachant l'autre aspect des choses derrière un masque qui ne demande qu'à être arraché. Cherchez la vérité ! Peu importe de quel côté elle se trouve. Seule compte la confrontation des opinions : l'ironie en sa variante socratique. Dans le romantisme allemand, Friedrich Schlegel croit la dialectique capable de se rapprocher dans un même mouvement du Vrai et du Beau : « *La philosophie est la véritable patrie de l'ironie, que l'on aimerait définir comme étant la beauté logique : car partout où l'on philosophe en dialogues parlés ou écrits, et sur un mode qui ne soit pas rigoureusement systématique, il faut faire et exiger de l'ironie* »⁵⁴.